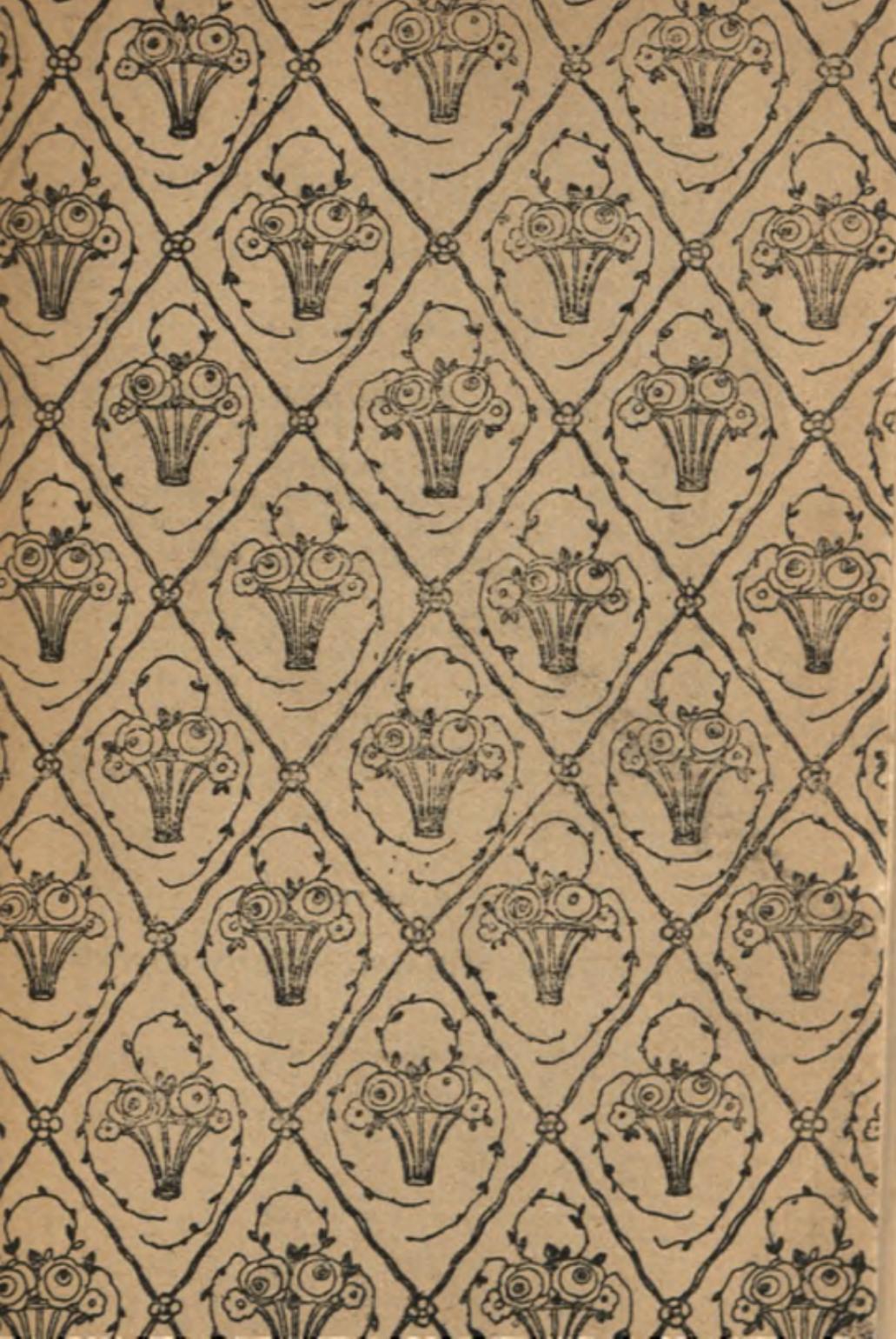


BOCCACE

*Enrou
Contes*

COLLECTION
DES
DAMES





DANS LA MEME COLLECTION

VOLUMES PARUS :

1. STENDHAL. — *La Naissance de l'amour.*
2. Charles NODIER. — *Thérèse Aubert.*
3. VOLTAIRE. — *L'Ingénu.*
4. *Lettres de la Religieuse portugaise.*
5. Alfred DE MUSSET. — *La Mouche.*
6. Julie DE LESPINASSE. — *Lettres d'amour.*
7. Honoré DE BALZAC. — *La Grenadière.*
— *Une Passion dans le désert.*
8. BAUDELAIRE. — *Mon cœur mis à nu.*
9. Benjamin CONSTANT. — *Adolphe.*
10. LONGUS. — *Daphnis et Chloé.*
11. Alfred DE VIGNY. — *Laurette ou le Cachet rouge.*

A PARAÎTRE :

13. Alfred DE MUSSET. — *Carmosine, etc.*
-

723

TROIS CONTES

BOCCACE



TROIS
CONTES



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

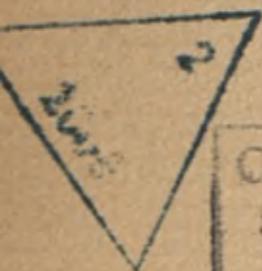
821.131.1-3

821.131.1-32=133

B61



924109P



Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"

FK B 6 1



LES MALHEURS DE LA JALOUSIE



MARSEILLE est, comme vous savez, une des villes les plus anciennes et les plus considérables de la Provence. Comme c'est un port de mer, elle est fort commerçante, mais aujourd'hui moins qu'autrefois. Parmi les négociants de cette ville, il y en avait un extrêmement riche en terres et en argent nommé



LES MALHEURS

Narnald Cluade, de très basse origine, mais plein d'honneur et de probité. Il avait de sa femme plusieurs enfants, trois filles entre autres, plus âgées que les garçons. Les deux premières, qui étaient jumelles, avaient quinze ans, et la plus jeune quatorze. Leur mère n'attendait, pour les marier, que le retour de son mari, qui était en Espagne pour les affaires de son commerce. L'une des aînées se nommait Ninette, l'autre Madeleine et la troisième Bertelle.

Un jeune gentilhomme, peu fa-

DE LA JALOUSIE

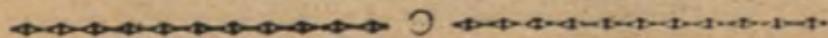
vorisé des biens de la fortune, nommé Restaignon, était amoureux passionné de Ninette, qui ne l'aimait pas moins tendrement. Comme il était fort aimable et fort insinuant, il sut obtenir ses faveurs. Au lieu d'affaiblir son amour, elles ne firent que l'augmenter et le rendre plus violent. Pendant qu'il jouissait de son bonheur, deux jeunes cavaliers, qui étaient frères et orphelins, et à qui leurs parents avaient laissé de grands biens, devinrent amoureux, l'un de Madeleine, l'autre de Bertelle. Le pre-

LES MALHEURS

mier portait le nom de Foulques, et le plus jeune le nom d'Huguet. L'amant de Ninette n'en fut pas plus tôt informé, qu'il forma le projet de sortir, par leur secours, de son état de pauvreté. Dans cette idée, il fait connaissance avec eux ; il s'empresse à leur procurer les moyens de voir leurs maîtresses, les accompagne aux rendez-vous qu'ils obtiennent par l'entremise de la sienne ; en un mot, il laisse rarement échapper l'occasion de leur montrer son zèle pour les obliger. Quand il crut avoir gagné leur

DE LA JALOUSIE

amitié, il les invita un jour à déjeuner chez lui ; et après avoir parlé de différentes choses : « Mes amis, leur dit-il, je me flatte que vous me rendez assez de justice pour penser que je suis très aise d'avoir fait votre connaissance et de m'être lié avec vous. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous en donner les preuves les moins équivoques. Je ne doute pas non plus de la sincérité de votre attachement pour moi, et c'est ce qui m'engage aujourd'hui à vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez,



LES MALHEURS

peut nous rendre tous trois heureux. Vous savez que je suis, pour le moins, tout aussi amoureux de Ninette que vous pouvez l'être vous-mêmes de ses sœurs; vous savez combien nous avons de difficultés les uns et les autres pour les voir : eh bien ! je m'engage à lever tous les obstacles qui s'opposent à notre félicité, si vous consentez à ce que je vais vous proposer. Vous êtes riches, et moi je ne le suis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens, et convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer et

DE LA JALOUSIE

vivre en commun comme de bons amis, je me fais fort de déterminer les trois sœurs à nous suivre, si toutefois vous consentez à prendre ce parti. Quels amants, quels hommes seront plus heureux que nous? Voyez maintenant ce que vous avez à faire. » Les deux frères, qui étaient amoureux à la folie, voyant qu'ils pourraient jouir de leurs maîtresses en toute liberté, ne balancèrent pas un instant à accepter la proposition. « C'est à vous de choisir le lieu, lui dirent-ils; nous sommes prêts à aller nous établir

LES MALHEURS

où bon vous semblera, pourvu que nous soyons avec nos maîtresses. »

Restaignon fut enchanté, comme on peut le croire, de cette réponse. Quelques jours après, il trouva moyen d'avoir un tête-à-tête avec sa chère Ninette. Il lui fit part du complot qu'il avait fait avec Foulques et Huguet, et la pria d'en faciliter l'exécution. La jeune Ninette y consentit d'autant plus volontiers qu'elle brûlait d'envie de pouvoir suivre sans obstacles les mouvements de son cœur vivement passionné. Elle l'assura qu'elle

DE LA JALOUSIE

parviendrait à engager ses sœurs à faire sa volonté à cet égard, et l'engagea à se hâter de tout disposer pour le départ. Restaignon se hâta d'aller rejoindre les deux frères pour les informer d'un si heureux commencement. Ceux-ci, après être convenus de choisir Candie pour le lieu de leur retraite, vendirent leurs biens-fonds et tous leurs immeubles, sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, et achetèrent une frégate, qu'ils armèrent secrètement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile.

LES MALHEURS

Ninette, de son côté, qui savait que ses sœurs n'étaient ni moins gênées, ni moins amoureuses qu'elle-même, sut si bien leur échauffer la tête, qu'elles attendaient l'heure de leur départ avec une extrême impatience. Ce moment si désiré étant venu, les trois Marseillaises trouvèrent moyen de mettre la main dans le coffre-fort de leur père, et prirent tout l'argent qu'elles purent emporter. Elles sortirent pendant la nuit, et allèrent trouver leurs amants, qui les attendaient. Le trio amoureux

DE LA JALOUSIE

s'embarqua incontinent, et l'on mit à la voile. Ils voguèrent tout le jour par un vent des plus favorables, et arrivèrent le soir à Gênes, où les deux frères goûtèrent pour la première fois, les grands plaisirs de l'amour. Ceux de Restaignon ne furent pas moins vifs, quoiqu'il sût déjà à quoi s'en tenir. Il avait été si gêné les autres fois, et était d'ailleurs si passionné pour sa belle, que cette jouissance eût pour lui les charmes de la nouveauté.

Après s'être amusés quelques

LES MALHEURS

temps à Gênes, et s'y être munis de toutes les choses nécessaires, ils continuèrent leur route. Ils naviguèrent si heureusement qu'ils arrivèrent dans moins de huit jours en Candie. Ils s'établirent près de la ville de ce nom, où ils achetèrent de fort belles terres et des maisons de plaisance. Ils vivaient très splendidement. Grosse meute, force oiseaux, chevaux de prix, nombreux domestiques, ils avaient tout ce que des gens riches peuvent se procurer. C'étaient chaque jour nouveaux festins, nouveaux plai-

DE LA JALOUSIE

sirs avec leurs maîtresses ; en un mot, ils étaient au comble de la joie et du bonheur.

Comme on se lasse de tout, même d'être heureux ; comme la maîtresse la plus jolie et la plus aimable cesse à la longue de le paraître à celui qui en jouit librement, il arriva que Restaignon, qui avait été si épris de la sienne, se refroidit au point de chercher à lui faire infidélité. Dans une fête où il se trouva, il vit une demoiselle de condition, qui lui parut si aimable qu'il en devint amoureux. Il fit de

LES MALHEURS

son mieux pour cacher sa nouvelle inclination à tout le monde, surtout à Ninette ; mais ses assiduités auprès de sa rivale, les fêtes qu'il lui donnait, son empressement à se trouver partout où elle était, donnèrent des soupçons et de l'inquiétude à Ninette, qui l'aimait toujours avec la même ardeur. Depuis ce moment, il ne pouvait faire un pas sans que sa Marseillaise le suivît et le fît épier ; elle l'accablait de reproches, et devint d'une si grande jalousie qu'elle s'emportait contre lui pour la moindre chose

DE LA JALOUSIE

capable de lui donner de l'ombrage; mais comme les difficultés enflamment le désir, plus elle faisait d'efforts pour éloigner son amant de sa rivale, plus elle augmentait la nouvelle passion de Restaignon. On ignore s'il vint à bout d'obtenir les faveurs du nouvel objet qui l'avait enflammé; on sait seulement que Ninette, d'après certains rapports ou indices, ne douta point qu'il n'eût consommé l'infidélité. Le dépit qu'elle en conçut la plongea dans une mélancolie extrême; elle eut bientôt autant

LES MALHEURS

d'aversion pour son amant, qu'elle avait eu auparavant de passion et de tendresse, et s'abandonnant à son ressentiment et à sa fureur, elle résolut de se défaire de l'infidèle. Elle s'adresse, dans ce dessein, à une vieille Grecque, savante dans l'art d'empoisonner, et l'engage, par prières et par argent, à lui composer une liqueur meurtrière, qu'elle fit prendre à Restaignon, un soir qu'il était fort échauffé, et qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à une vengeance. L'effet du poison fut si prompt, qu'il mourut

pendant la nuit. La nouvelle de cette mort subite fit le plus grand chagrin à Foulques, à son frère et aux deux sœurs, qui en ignoraient la cause. Ninette affecta de la tristesse comme les autres, afin d'écarter le soupçon de son crime, qui ne laissa pourtant pas d'être découvert.

Quelque temps après, le bon Dieu permit que la vieille Grecque fût arrêtée pour quelque autre mauvaise action qu'elle avait commise. On la mit à la question; et dans la confession qu'elle fit de ses

crimes, elle déclara qu'elle avait eu part à la mort de Restaignon, par le poison qu'elle avait délivré à sa maîtresse. D'après cette déclaration, le duc de Candie, sans s'ouvrir à personne sur ce qu'il projetait, alla pendant la nuit, à la tête de plusieurs soldats, entourer le palais qu'habitaient les Provençaux, et fit prendre Ninette. Cette fille, sans attendre qu'on la mît à la question, avoua tout ce qu'on voulut. On imagine sans peine quel dut être l'étonnement de Foulques et de Huguet, lorsqu'ils apprirent

du duc la cause de l'emprisonnement de la sœur de leurs maîtresses. Celles-ci n'eurent ni moins de surprise, ni moins de douleur. Les uns et les autres employèrent toute sorte de moyens pour la soustraire à la peine qu'elle méritait; mais ils désespéraient d'y réussir, tant le duc paraissait déterminé à ne lui faire aucune grâce. Madeleine, qui était jeune et belle, à qui le duc avait fait quelque temps sa cour, mais sans fruit, pensa qu'un peu de complaisance pourrait sauver sa sœur. Dans cette vue, elle en-

LES MALHEURS

voya secrètement chez le duc, et lui fit dire, par un commissionnaire intelligent, qu'elle consentirait à ses désirs, s'il voulait lui rendre sa sœur, et lui promettre un secret inviolable. Cette proposition fit grand plaisir au duc; il balançait toutefois pour l'accorder; mais enfin l'amour l'emporta sur la raison et la justice. Il donna des ordres pour qu'on arrêtât, du consentement de Madeleine, Foulques et Huguet, sous prétexte qu'ils devaient être ouïs et confrontés à Ninette pour savoir s'ils n'avaient pas

DE LA JALOUSIE

trempé dans l'empoisonnement, et il se rendit secrètement, la nuit suivante, chez la belle. Il avait eu auparavant la précaution de répandre le bruit qu'il avait fait mettre dans un sac à jeter dans l'eau la coupable Ninette, qu'il remit, cette nuit même, entre les mains de sa charitable sœur, recommandant à celle-ci de l'éloigner, de peur qu'il ne fût obligé de la punir, si l'on venait à découvrir le fait. Le lendemain, les deux frères furent remis en liberté; et comme ils ne doutaient pas que Ninette n'eût été

noyée, ils se mirent à consoler leurs maîtresses de la mort de leur sœur. Quelque soin que Madeleine prît de la tenir cachée, Foulques ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était chez lui, et en fut fort étonné. Le mystère qu'on lui en avait fait lui donna des soupçons. Il se souvint incontinent de l'amour que le duc avait eu pour Madeleine, et il ne douta point que les faveurs de sa maîtresse n'eussent été le prix de la délivrance de Ninette. Il fit part de ses craintes à Madeleine, qui lui tint un long discours pour

DE LA JALOUSIE

lui cacher la vérité; mais ce discours ne le persuada point; il augmenta au contraire ses soupçons, au point qu'il eut recours aux emportemens pour la contraindre à lui dire ce qui s'était passé. Cette fille, intimidée par ses menaces, eut la faiblesse de lui déclarer ce que son amitié pour sa sœur lui avait fait faire. Cet aveu fut un coup de poignard pour son amant qui, n'écoutant plus que les mouvemens de sa colère et de sa fureur, tira aussitôt son épée et la plonge impitoyablement dans le sein de cette

LES MALHEURS

infortunée, qui s'était mise à genoux pour lui demander pardon. Il n'eut pas plutôt fait le coup, que, craignant le ressentiment du duc, il alla trouver Ninette. Il lui dit d'un front tranquille et serein qu'il venait la prendre pour la dérober aux cruautés du duc, qui, sachant qu'elle n'était point partie, avait donné ordre de la lui amener. Ninette, qui n'avait que trop de raisons de craindre, ne balança point à le suivre ; et sans songer à prendre congé de ses sœurs, ils se mirent en chemin au commencement

DE LA JALOUSIE

de la nuit, après avoir emporté tout l'argent qu'ils trouvèrent sous leur main. Ils gagnèrent le port le plus proche, et s'embarquèrent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Le duc, averti que Madeleine avait été tuée, fit arrêter Huguet et son amante. Ils eurent beau protester de leur innocence, et s'excuser sur la fuite de Foulques et de Ninette, ils furent mis tous deux à la question. La violence des tourments les contraignit de s'avouer complices de la mort de Made-

leine ; et comme il n'y avait que la mort à attendre, après un tel aveu, quelque forcé qu'il eût été, ils trouvèrent moyen de corrompre leur concierge, en lui promettant une somme d'argent qu'ils iraient prendre, quand ils seraient libres, dans le lieu où ils l'avaient cachée pour les cas de nécessité. Ils s'embarquèrent avec lui pendant la nuit, et s'enfuirent à Rhodes, où ils éprouvèrent bientôt toutes les horreurs de la misère, qui les accompagna jusqu'au tombeau.

LE JALOUX CORRIGÉ

LE JALOUX

crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie, mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avait aucunement donné lieu, elle résolut de punir son mari, en lui faisant subir le sort qu'il redoutait, sans en avoir le moindre sujet. Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune homme fort aimable, qui avait pour elle de l'in-

CORRIGÉ

clination, et qu'elle avait dédaigné jusqu'alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de temps les choses en tel état, qu'il ne leur manquait plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement heureux. Entre les défauts de son mari, la belle avait remarqué qu'il aimait fort à boire : non seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux, pour tourner au profit de l'amour les moments de liberté qu'elle aurait pendant son ivresse.

LE JALOUX

Le jaloux s'accoutuma si fort au vin, qu'elle l'enivrait quand elle voulait ; et, quand il était ivre, elle le faisait coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son amant, et de passer avec lui les moments les plus agréables. Le succès de ce manège lui inspira une telle confiance, que, non seulement elle le faisait venir chez elle, mais qu'elle allait quelquefois le trouver dans sa propre maison, qui n'était guère éloignée de la sienne, et où elle passait la plus grande partie de la nuit.

CORRIGÉ

Cependant, le mari s'étant aperçu que, lorsqu'elle le faisait boire, elle ne buvait jamais, commença à avoir des soupçons, et se douta de ce qui se passait. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie de la journée hors de chez lui, sans boire, et se rendit le soir dans sa maison, chancelant et tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage, que sa femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'était pas nécessaire de le faire boire davantage,

LE JALOUX

et le fit coucher incontinent. Il ne fut pas plutôt au lit, et avait à peine fait semblant de s'endormir, que la femme sortit de la maison et courut chez son ami, où elle demeura jusqu'à minuit. Tofano, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa femme avec quelque galant. Etonné de voir qu'elle était sortie, et ne doutant pas qu'elle n'eût été le faire cocu, il ferme la porte aux verrous, et va se poster à la fenêtre pour la voir revenir, et lui faire connaître qu'il savait à quoi s'en

tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût alors au commencement de l'hiver. La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savait que devenir. Elle fit de vains efforts pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissée faire quelques moments : « C'est du temps de perdu, ma femme, lui dit-il, tu ne saurais entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison que je

LE JALOUX

ne t'aie fait la honte que tu mérites, en présence de tous tes parents et de tous nos voisins. » La dame eut beau protester qu'elle venait de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que, les nuits étant longues, elle s'ennuyait d'être seule, ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avait absolument décidé dans son esprit étroit de dévoiler aux yeux de tout le monde la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications

CORRIGÉ

ne servaient de rien, eut recours aux menaces. « Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir, et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. — Et que peux-tu me faire? dit le mari. — Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venait d'inspirer une ruse infailible pour le déterminer à ouvrir... oui, te perdre; car, plutôt que de souffrir la honte que tu veux me faire subir injustement, je me jetterai dans le puits qui est ici tout près; et

LE JALOUX

comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme, dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. » Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'âme de Tofano, que les prières d'auparavant. Sa femme le voyant inébranlable : « C'en est donc fait de moi, lui dit-elle ; Dieu

veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu. »

La nuit était des plus obscures ; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écriée : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau, que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement jetée dans le puits. La peur le saisit,

LE JALOUX

il court chercher le seau avec la corde, sort précipitamment de la maison, et va droit au puits pour tâcher de l'en retirer ; mais la belle, qui s'était cachée près de la porte, ne voit pas plutôt son mari dehors, qu'elle entre, referme la porte aux verrous et va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton à persuader qu'elle était de mauvaise humeur : « C'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, et non quand il est bu ! » Qu'on juge de la surprise de Tofano. Il revint vite sur ses pas, et, trouvant la porte

fermée, il pria sa femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, et le laissa longtemps se morfondre, comme il l'avait fait à son égard. Le mari insistant et menaçant d'enfoncer la porte, la belle se mit à crier à pleine tête : « Maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas de ce soir ; je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, et lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi, nous verrons qui de nous deux sera blâmé. »

LE JALOUX

Tofano, furieux du tour qu'elle lui avait joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons, et cria si fort, que les voisins, éveillés par le bruit, se mirent aux fenêtres pour voir ce que c'était. La femme ne les eut pas plutôt entendus demander le sujet de ce tapage, qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : « C'est ce vilain homme, ce misérable qui s'enivre tous les jours, et qui, après s'être endormi dans les cabarets, revient presque tous les jours à cette heure-ci. J'ai longtemps pa-

tienté, et me suis contentée de lui représenter ses torts ; mais puisque mes remontrances n'ont servi de rien, et qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors pour voir si cette correction serait plus efficace. » Tofano, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'était passé, et menaçait sa femme de la maltraiter si elle le laissait plus longtemps à la porte. « Quelle effronterie, s'écria-t-elle, en s'adressant aux voisins ! que dirait-il donc si j'étais dans la rue, et qu'il fût dans la maison ? je vous

LE JALOUX

laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même ; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits croyant me faire peur ; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie, et vous ne le serez point de son mensonge atroce. Plût à Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin ! je ne serais plus exposée à sa brutalité ! Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser. »

Les voisins, tant hommes que

CORRIGÉ

femmes, jugeant par les apparences, blâmèrent Tofano, et se mirent à lui chanter pouille de ce qu'il parlait si mal de sa femme. Le bruit fut si grand, et courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parents de la belle. Ils se transportèrent aussitôt sur les lieux pour mettre fin à cette querelle. Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre cornard, et lui donnèrent tant de coups, qu'ils faillirent l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison,

LE JALOUX

disent à sa femme de ramasser tout ce qui lui appartient ; et après qu'elle leur a remis ses nippes, ils l'emmenèrent avec eux, faisant entendre à Tofano qu'il n'en serait peut-être pas quitte pour les coups qu'il avait reçus. Ce pauvre diable en fut malade, et comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avait mené trop loin. Comme il aimait beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoder avec elle. Il employa ses amis, qui la lui ramenèrent sur la promesse qu'il leur avait faite de n'être plus ja-

CORRIGÉ

loux, et d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la complaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qu'il lui permit de vivre comme elle voudrait, pourvu qu'elle s'y prit de manière à ne l'en pas faire apercevoir. C'est ainsi que ce mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes ! et meure à jamais l'affreuse jalousie qui les fait donner dans tant de travers !

C'est ce petit conte qui inspira à Molière sa remarquable comédie :

« LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ »

LE

POIRIER ENCHANTÉ



LE POIRIER

ENCHANTÉ



NICOSTRATE était un gentilhomme d'Argos, ville très ancienne de l'Achaïe, moins célèbre aujourd'hui par ses richesses que par les rois qu'elle eut autrefois. Ce gentilhomme, parvenu à un âge déjà fort avancé, voulut prendre une femme pour le soigner dans sa vieillesse, et il épousa Lidie, de-

LE POIRIER

moiselle de condition, aussi entreprenante qu'elle était aimable et jolie. Comme il était extrêmement riche, il faisait une grande dépense. Sa passion dominante était la chasse, il avait force chiens, force oiseaux et un grand nombre de domestiques. Un jeune homme, nommé Pirrus, beau garçon, bien fait, de bonne mine et adroit à tout ce qu'il faisait, était celui de tous qu'il aimait le mieux, et en qui il avait le plus de confiance. Sa femme en devint amoureuse, mais si passionnément, qu'elle n'était

heureuse que lorsqu'elle le voyait ou s'entretenait avec lui. Soit que le jeune homme ne s'en aperçut point ou qu'il ne voulût point s'en apercevoir, il se conduisit avec elle comme auparavant, c'est-à-dire avec beaucoup d'indifférence. La dame en fut affligée, et ne pouvant plus contenir sa passion, elle résolut de la lui faire connaître. Elle se servit de sa femme de chambre, nommée Lusque, pour qui elle avait beaucoup d'amitié et de confiance. « Ma fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus

LE POIRIER

de moi et l'attachement que tu m'as toujours témoigné m'assurent de ton obéissance et de ta discrétion ; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois ; j'ai de la beauté et de la richesse, et je n'aurais rien à désirer, si mon mari était de mon âge et de mon humeur. C'est te dire qu'il me satisfait peu sur l'article qui plaît le plus aux dames, et je t'avoue que je ne suis pas assez ennemie de moi-même pour ne pas

ENCHANTÉ

chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. On ne se marie que pour pouvoir goûter les plaisirs amoureux, et c'est précisément ceux dont je me vois privée. Afin de n'avoir rien à désirer, j'ai jeté les yeux sur Pirrus, pour qu'il remplace mon mari à cet égard. C'est un garçon honnête et fort aimable, et je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherais pas que j'en suis follement éprise, et que je pense à lui nuit et jour. On n'est pas maître de son cœur ; il possède le mien en entier,

LE POIRIER

et s'il ne satisfait bientôt mes désirs, je crois que j'en mourrai de chagrin. Aussi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité et à ma vie, tu lui feras savoir, de la manière que tu jugeras la plus convenable, les sentiments que j'éprouve pour lui, et tâche de l'engager à me venir trouver toutes les fois que tu l'en prieras de ma part. »

La femme de chambre promit ses bons offices à sa maîtresse, et ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle

ENCHANTÉ

trouva l'occasion de parler à Pirrus tête à tête, et elle lui fit connaître les dispositions de M^{me} Lidie le mieux qu'il lui fut possible. Le jeune homme, qui effectivement ne s'était point aperçu de la passion qu'il avait inspirée, fut fort surpris de cette déclaration; craignant qu'elle ne fût un piège pour l'éprouver, il répondit brusquement : « Je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai : madame ne peut vous avoir chargée d'un pareil message ; mais, quand bien même vous m'au-

LE POIRIER

riez parlé par son ordre, je croirais fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs son amour pour moi fût-il sincère, j'ai trop d'obligations à mon maître, pour lui faire jamais une semblable injure ; ainsi ne prenez plus la peine de m'en parler. »

Lusque lui répondit, sans être étonnée de la dureté de son refus : « Quelque peine que je puisse vous faire, mon cher Pirrus, je vous en parlerai toutes les fois que ma maîtresse me l'ordonnera. Au reste, vous en ferez ce que vous jugerez à propos, mais j'avoue

ENCHANTÉ

que je vous croyais plus d'esprit. »

M^{me} Lidie, instruite de cette réponse, en eut un chagrin mortel. Elle aurait voulu être morte, tant sa passion pour Pirrus la gourmandait. Elle craignait de ne pouvoir venir à bout de la satisfaire. Cependant, quelques jours après, elle parla encore de son amour à sa femme de chambre. « Lusque, lui dit-elle, tu sais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup ; il faut que tu fasses une nouvelle tentative auprès de Pirrus, qui veut être fidèle à son maître à mes dé-

LE POIRIER

pens. Epie le moment favorable, et peins-lui l'excès de mon amour et celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt ni du tien de lâcher prise; car outre que tu courrais grand risque de perdre ta maîtresse, Pirrus s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en saurait mauvais gré, et pourrait nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère Lusque, et tâche de le convertir. »

La confidente consola sa maîtresse, lui donna bonne espérance, et lui promit de s'y prendre de ma-

ENCHANTÉ

nière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne tarda pas à rencontrer Pirrus, et le trouvant de fort belle humeur, elle profita de cette occasion pour le prendre en particulier. « Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de madame ; je viens vous en donner de nouvelles assurances, et vous déclarer que si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, et peut-être sa mort. Cessez donc,

LE POIRIER

mon ami, d'être insensible à sa douleur ; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma maîtresse, et par celui que j'ai pour vous-même. Songez quel objet vous dédaignez. Quelle gloire, quel honneur n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une dame de ce mérite et de ce rang ! Réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à changer de sentiment. En tout cas, vous seriez un grand nigaud, si vous ne profitez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à la fois : en vous offrant celles

ENCHANTÉ

de ma maîtresse, elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux désirs de madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux : vous l'obtiendrez par son canal. Armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis ; faites surtout attention que la fortune abandonne pour longtemps et quelquefois pour toujours ceux qui refusent les faveurs qu'elle leur offre. Elle se présente

LE POIRIER

aujourd'hui à vous les mains ouvertes ; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir pour ennemie, et vous trouver ensuite dans la misère, sans pouvoir vous plaindre que de vous-même. Vous me faites rire, en vérité, quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos maîtres n'ont pas ? Celle que vous affichez en cette occasion serait tout au plus de mise avec vos parents, vos amis et vos pareils : elle est très déplacée à l'égard de

ENCHANTÉ

vos maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que si vous aviez une femme, une fille ou une sœur qui fût jolie et du goût de Nicostrate, il se fît le moindre scrupule de la suborner? Vous seriez bien simple de le penser; croyez, au contraire, que s'il n'en pouvait venir à bout par les prières, les présents, les promesses, et par toutes les voies de la persuasion, il ne se ferait aucune difficulté d'employer les voies de fait et de force. Ici, le cas est tout différent et tout à votre avan-

LE POIRIER

tage. Non seulement vous n'avez point cherché à séduire madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au-devant de vous ; non seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie ; car telle est sa passion pour vous, qu'elle risque d'en mourir, si vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher Pirrus ; ce serait refuser de faire une bonne œuvre, et rejeter votre propre bonheur. »

Pirrus, qui avait déjà fait plu-

ENCHANTÉ

sieurs réflexions sur la première ouverture de Lusque, et qui avait pris son parti d'avance, dans le cas qu'elle revînt à la charge, répondit qu'il était tout disposé à faire ce qu'elle désirait, pourvu qu'on pût le convaincre que madame Lidie agissait de bonne foi. « Je ne doute pas, ajouta-t-il, ma chère Lusque, de votre véracité; mais d'après la connaissance que j'ai du caractère de Nicostrate, je crains qu'il n'ait engagé sa femme à feindre l'amour pour moi, afin d'avoir occasion d'éprouver ma fi-

LE POIRIER

délicité. Vous savez qu'il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; vous savez aussi qu'il est d'un naturel soupçonneux : or, ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec madame? Je n'en suis pas certain, mais il est un moyen de m'en éclairer, et je me livre aveuglément à votre maîtresse, si elle veut l'employer. Le voici : qu'elle tue l'épervier de son mari en sa présence; qu'elle arrache et me donne une touffe de poils de sa barbe, et une de ses meilleures dents : dès qu'elle aura exé-

ENCHANTÉ

cuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance. »

Ces conditions parurent difficiles à Lusque, et plus encore à M^{me} Lidie. Toutefois l'amour, fécond en ressources et en expédients, lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à Pirrus qu'elle remplirait les trois conditions, ajoutant que, puisqu'il croyait son maître si sage et si soupçonneux, elle voulait le faire cocu à ses propres yeux et lui faire accroire ensuite

que ce qu'il avait vu était faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de M^{me} Lidie. Il était fort curieux de voir comment elle s'y prendrait pour venir à bout de ces trois choses. Elle ne tarda pas longtemps à le satisfaire.

Un jour que Nicostrate avait régalé plusieurs hommes de ses amis, Lidie, magnifiquement parée, après qu'on eut desservi, entra dans la salle où l'on avait dîné, alla prendre dans un réduit contigu l'épervier que son mari aimait tant, et

ENCHANTÉ

lui tordit le cou, en présence de Pirrus et de toute la compagnie. « Qu'avez-vous fait, ma femme ? » s'écrie aussitôt Nicostrate. » Elle ne lui répondit rien ; mais se tournant vers les gentilshommes : « Messieurs, leur dit-elle, je me vengerais d'un roi qui m'aurait offensée : pourquoi donc aurais-je craint de me venger d'un épervier ? cet oiseau m'a fait plus de mal que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent, et très souvent, dérobé la présence de mon mari. Presque chaque jour, avant le lever

LE POIRIER

du soleil, monsieur s'en va à la chasse avec son épervier, et me laisse au lit toute seule. Il y a longtemps que je me proposais d'immoler cette victime à l'amour conjugal ; mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulais avoir des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. » Les amis de Nicistrate, persuadés que la dame ne s'était effectivement portée à cette action, que par un pur attachement pour son mari, se mirent à rire, et,

ENCHANTÉ

se tournant vers leur ami qui paraissait de fort mauvaise humeur : « Préférer un oiseau à madame, lui dirent-ils, y songez-vous bien ? vous devez lui tenir compte de sa modération, elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. » Quand la dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin ; et Nicistrate, revenu insensiblement de son chagrin, rit comme les autres d'une vengeance si singulière. Pirrus, qui avait été témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commence-

LE POIRIER

ment qui lui donnait de si belles espérances. Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton ! »

Quelques jours après, la femme badinait avec son mari, qui était de belle humeur, crut devoir profiter de la circonstance pour exécuter la seconde chose demandée par Pirrus. Dans cette idée, elle lui fit plusieurs petites caresses, le prit par la barbe, et tout en folâtrant, lui en arracha une touffe. Comme elle y avait employé un certain effort pour ne pas manquer son coup, on

ENCHANTÉ

juge bien que le bonhomme dut éprouver quelque douleur. « Pensez-vous bien à ce que vous faites, madame? lui dit-il en se fâchant sérieusement. — Bon Dieu! monsieur, que vous êtes désagréable, quand vous faites ainsi la mine! » répondit-elle sans se déconcerter, et riant comme une folle : « Faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés? Si vous aviez senti ce que je sentais tout à l'heure, quand vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous montreriez pas si sensible dans ce

LE POIRIER

moment. » Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe, et l'envoya le même jour à Pirrus.

La troisième condition était plus difficile à exécuter ; cependant comme rien n'est impossible aux personnes qui ont de l'esprit et de la passion, elle crut avoir trouvé le moyen d'en venir à bout. Nicosstrate avait deux jeunes pages, de noble famille, qu'on avait mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans ; l'un lui servait à boire, l'au-

ENCHANTÉ

tre était son écuyer de table. La dame leur fit accroire que leur bouche sentait mauvais, et leur recommanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourraient, quand ils serviraient leur maître; les exhortant toutefois à n'en rien dire à personne. Les pages n'ayant pas manqué de faire ce qui leur était ordonné, la belle dit quelques jours après à son mari : « Ne vous êtes-vous point aperçu, monsieur, de la mine que font vos pages, lorsqu'ils vous servent? — Oui, répondit-il, et j'ai été plusieurs fois tenté de

LE POIRIER

leur en demander la raison. —
Donnez-vous en bien garde, continua-t-elle, je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque temps que je m'en suis aperçue ; mais, de peur de vous faire de la peine, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en apercevoir, il est bon de vous en avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais : je ne sais d'où cela provient, mais je vous avoue que c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit

ENCHANTÉ

dans la meilleure compagnie. Il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. — Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, dit Nicistrate. — Cela est très possible, répondit la dame; mais il est aisé de s'en convaincre. » Et, dans ce dessein, elle le conduit près de la fenêtre, et lui ayant fait ouvrir la bouche : « Ciel ! quelle infection ! s'écria-t-elle; vous avez une dent non seulement gâtée, mais pourrie; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si longtemps. Si vous ne la

LE POIRIER

faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres. — Cela n'est pas douteux, dit Nicistrate; je vais envoyer quérir sur-le-champ un chirurgien. — Il n'en faut point, reprit la dame; je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feraient trop souffrir, et je ne pourrais vous voir entre leurs mains sans souffrir moi-même. Laissez-moi essayer, si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne; complaisance que n'aurait point un ar-

ENCHANTÉ

racheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces. » Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées, elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté Lusque, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre. Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son mari sur un banc, et dit à sa femme de chambre de le tenir au travers du corps, pour qu'il ne pût remuer. Puis, lui ayant fait ouvrir la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, et la

LE POIRIER

lui arrache avec des efforts violents, qui lui faisaient pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avait souffert, porta d'abord la main sur sa joue, et donna le temps à sa femme de cacher la dent qu'elle venait de lui arracher, et d'en présenter une autre toute pourrie, dont elle avait eu la précaution de se munir. « Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si longtemps gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres, si vous ne l'aviez fait arracher. » La vue

ENCHANTÉ

d'une dent si vilaine, consola le patient de la douleur qu'il avait soufferte et qu'il ressentait encore. Après avoir craché beaucoup de sang et avoir pris quelque élixir confortatif, il sortit de la chambre et alla se jeter sur son lit. Sa femme, sans perdre de temps, envoya la dent à Pirrus. Celui-ci ne pouvant plus douter des sentiments de sa maîtresse, lui fit dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait.

La belle, qui brûlait de lui donner de plus fortes preuves de son

LE POIRIER

amour, et à qui les moments paraissent des années, n'avait plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son mari. Elle feignit pour cet effet d'être indisposée. Sa femme de chambre instruisit Pirrus du personnage qu'il devait jouer. Il alla voir madame à l'heure de l'après dîner, où le mari devait se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un et l'autre, qu'elle témoigna une grande envie de prendre l'air au jardin, elle les pria tous deux de vouloir l'y conduire. Nicostrate la

ENCHANTÉ

prit d'un côté, Pirrus de l'autre, et ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier, où ils s'assirent tous trois sur un tapis de verdure. Quelques moments après, il prit fantaisie à la belle de manger des poires. Elle pria Pirrus de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le galant obéit, et n'est pas plutôt monté sur le poirier que, feignant de voir son maître caresser sa femme, il s'écrie : « Eh ! quoi, monsieur, en ma présence ! mais vous n'y pensez pas ! et vous, madame, n'avez-vous point de honte

LE POIRIER

de vous prêter à un jeu pareil ! Certes, vous avez été bientôt guérie. Mais finissez donc ; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins : les nuits ne sont-elles pas assez longues ? faut-il venir au jardin pour une semblable besogne ? n'avez-vous pas assez de chambres, assez de lits plus commodes ? — Que veut-il dire, dit la femme à son mari ; a-t-il perdu l'esprit ? — Non, madame, je ne suis point fou, je vois fort bien ce que je vois. — Tu rêves assurément, lui dit Nicostrate, qui riait

ENCHANTÉ

de son idée. — Je ne rêve point du tout, monsieur, et il me paraît que vous ne rêvez pas non plus. Mais si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même et vous éloigner un peu plus, si tant est que vous désiriez vaquer à un tel exercice. Peste ! comme vous vous remuez ! je ne vous aurais jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitais aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. — Que peut donc être ceci ? dit alors la dame ; serait-il possible

LE POIRIER

qu'il lui parût que nous faisons ce qu'il dit? En vérité, si je me portais mieux, je monterais sur l'arbre, pour voir ce qu'il croit voir lui-même. — Soyez sûr, madame, ajouta Pirrus, que je n'ai point la berlue, et que ce que je vois n'est point une illusion. — Eh bien! descends, dit le mari, descends, te dis-je, et tu verras ce qu'il en est. — J'avoue, dit Pirrus, quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent; mais il n'est pas moins vrai que vous le faisiez tout à l'heure, et que je vous ai vu,

ENCHANTÉ

comme je descendais, vous séparer de madame, et vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. — Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit Nicostrate : depuis que tu es monté dans le poirier, je n'ai pas bougé du lieu où je suis — Si cela est, reprit Pirrus, il faut que ce poirier soit enchanté ; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. » Nicostrate, étonné de plus en plus, et persuadé de la vérité du récit de son intendant, par l'air sérieux dont il l'avait accompagné, voulut voir par

LE POIRIER

lui-même si le poirier était réellement enchanté, et l'effet que cet enchantement produirait à son égard. « Je vais y monter », dit-il. Il y monte en effet ; mais à peine est-il sur les branches, que Pirrus et la dame commencèrent leur jeu. — Que faites-vous donc, madame, et toi, Pirrus, est-ce ainsi que tu respectes ton maître? » Les amants eurent beau lui répondre qu'ils étaient assis, il se hâta de descendre, en les voyant ainsi se trémousser ; mais il ne descendit pas si vite, qu'ils n'eussent eu le temps d'ache-

ENCHANTÉ

ver à peu près la besogne et de reprendre leur place. « Quoi ! madame, me faire cet affront à mes yeux ! et toi maraud... — Oh ! pour le coup, dit Pirrus en l'interrompant, j'avoue que vous avez été sages l'un et l'autre, pendant que j'étais sur le poirier, et que ce que je croyais voir n'était qu'un enchantement. Ce qui achève de me le persuader, c'est que monsieur a cru voir lui-même ce qui n'était pas. — Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le mari, ce que j'ai vu ne saurait être l'effet d'un enchantement.

LE POIRIER

— Vous êtes, en vérité, aussi fou que Pirrus, dit la dame : si je vous croyais capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherais tout de bon. — Quoi ! monsieur, dit Pirrus, vous feriez cet outrage à madame qui est l'honnêteté, la vertu même ! Quant à moi je ne chercherai point à m'excuser : Dieu m'est témoin que je souffrirais plutôt mille morts, avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit, à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à pré-

sent, clair comme le jour, que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même, et que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur pour me faire revenir sur votre compte et sur celui de madame. J'aurais juré vous avoir vus l'un et l'autre dans la posture la plus indécente. — Est-il possible, dit ensuite la dame en se levant et faisant un peu la fâchée, pour mieux dissuader son bonhomme de mari ; est-il bien possible, que, me connaissant depuis si longtemps, vous

LE POIRIER

ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point ! Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous faire cocu en votre présence ? Soyez persuadé que, si j'en avais la moindre envie, les occasions ne me manqueraient pas sans que vous en sussiez jamais rien. »

Nicostrate se rendit à ces raisons. Il ne pouvait effectivement se persuader que sa femme et son intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses, et se mit ensuite à discou-

ENCHANTÉ

rir de la singularité de l'aventure et des effets de la vue qui n'étaient pas les mêmes, quand on se trouvait sur le poirier. Mais la dame, qui feignait toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son mari avait eue de sa fidélité : « Puisque ce maudit poirier, dit-elle, fait voir de si vilaines choses, je ne veux pas qu'il me nuise davantage, ni à aucune autre femme. » Puis, s'adressant à Pirrus : « Va chercher une cognée et jette-le à bas pour le brûler ; quoiqu'il serait mieux d'en donner sur la tête de

LE POIRIER

mon mari, pour lui apprendre à mieux penser de la fidélité de sa femme et de la tienne. Oui, monsieur, continua-t-elle, vous mériteriez d'être châtié, pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre femme, vous ne devez pas en croire vos yeux. »

Pirrus ayant pris une hache, abattit incontinent le poirier. Alors la belle, se tournant vers Nicosstrate : « Puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je

perds toute espèce de ressentiment.

Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, et vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. » Le mari s'estima trop heureux de ce que sa femme voulût bien oublier l'outrage qu'il lui avait fait. Il fit des excuses à Pirrus d'avoir soupçonné sa bonne foi ; et tous les trois satisfaits ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon mari fut maltraité, trahi et plaisanté par sa

LE POIRIER

femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec Pirrus, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour, avec plus d'agrément et de liberté qu'ils n'en avaient eu sous le poirier.

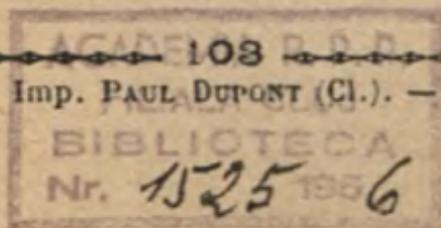


Consiliul Județean Cluj
Biblioteca Județeană
"Octavian Goga"



TABLE DES MATIÈRES

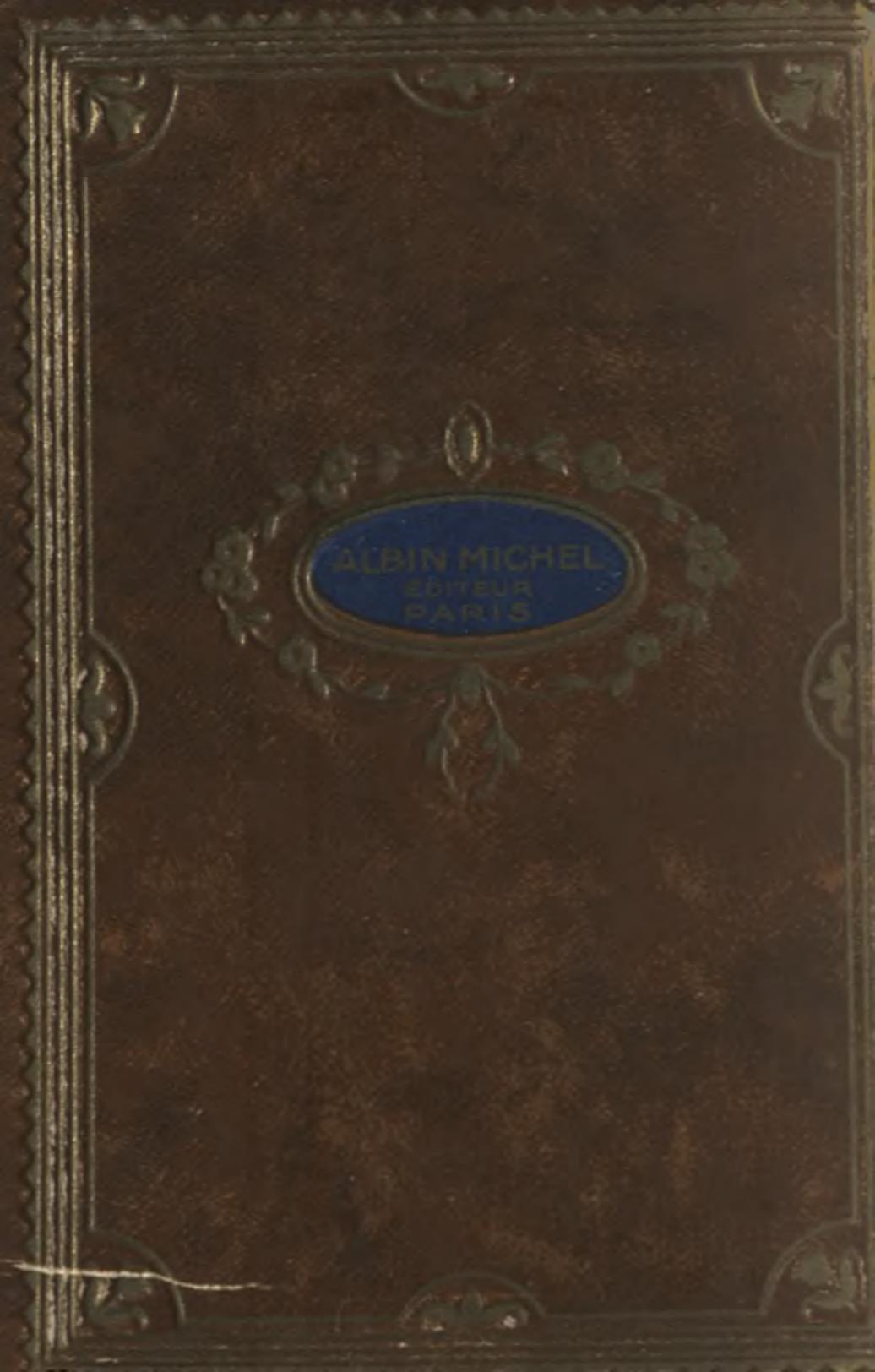
Les Malheurs de la Jalousie. . .	5
Le Jaloux corrigé	33
Le Poirier enchanté	55



Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). — 39.2.24.







ALBIN MICHEL
ÉDITEUR
PARIS